#### **Duquesne University**

## **Duquesne Scholarship Collection**

Anthologie Spiritaine

Anthologie Spiritaine

6-27-2008

# 07. La grande épreuve de Fr. Libermann à Rennes; à M. Carbon, sulpicien

Christian de Mare CSSp

Follow this and additional works at: https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french



Part of the Catholic Studies Commons

### **Repository Citation**

de Mare, C. (2008). 07. La grande épreuve de Fr. Libermann à Rennes; à M. Carbon, sulpicien. Retrieved from https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french/26

This Chapitre I is brought to you for free and open access by the Anthologie Spiritaine at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Anthologie Spiritaine by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

## La grande épreuve de Fr. Libermann à Rennes à M. Carbon, sulpicien

De Lyon, en route vers Rome pour accompagner Maxime de la Brunière et obtenir l'approbation de la S.C. de Propaganda Fide pour l'Œuvre des Noirs, M. Libermann écrit à M. Carbon, sulpicien et directeur au Séminaire Saint-Sulpice (Paris); il lui explique pourquoi il a été amené à quitter Rennes où il exerçait la fonction de directeur du noviciat des eudistes, avec le désir de devenir lui-même eudiste. Libermann est discret sur les raisons de son voyage, mais M. Carbon était le confrère de M. Gallais, autre sulpicien, et lui, parfaitement au courant de la situation qui requérait ce voyage à Rome.

Lyon, 15 octobre 1839

Monsieur et très cher Père,

Comme vous avez toujours eu tant de bonté pour moi, je crois qu'il est de mon devoir de vous faire part de mon changement et de quelquesunes des raisons qui m'y ont obligé.

Tout le temps que j'ai passé dans la Congrégation de Jésus et de Marie à Rennes a été pour moi un temps d'afflictions et de tourments. Ce n'est pas là ce qui m'a fait quitter cette pauvre Congrégation; mais une des choses qui ont le plus influencé en cela était que je me voyais là absolument nul et incapable de ne rien faire pour la gloire de Dieu. Je

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> N.D. I, pp. 674-676.

me voyais là renfermé dans un noviciat environné de trois ou quatre personnes auxquelles je n'étais d'aucune ou presque aucune utilité spirituelle. J'aurais bien de la peine à vous expliquer comment cela était ainsi, mais je puis vous assurer que la chose était comme cela. Je parlais, j'instruisais, je tâchais d'inspirer la ferveur, et mes paroles étaient mortes, sans aucune bénédiction de Dieu et sans aucun effet d'avancement spirituel : ce qui m'avait jeté, la première année dans une espèce de torpeur et de consternation, parce que je venais du Séminaire de Paris, où le Bon Dieu avait béni tout ce que je faisais.

Dans la seconde année, mes peines furent encore plus grandes. Je me suis tout de même relevé un peu de cet abattement de la première année. J'ai repris courage et je me tenais disposé à être ainsi accablé sous la main de Dieu, toute ma vie s'il le fallait. Les peines que me causait la conduite du noviciat étaient si grandes, que je n'aurais jamais cru pouvoir en supporter de semblables. Mais je puis vous dire en vérité que la plus grande de toutes fut celle de me voir inutile dans l'Église de Dieu. Cette vue était véritable, et non effet de l'imagination. Et cette vue était accompagnée de désirs si grands de faire quelque chose pour la gloire de Dieu, que cela était pour moi une croix la plus pénible. J'étais toute cette année dans une grande langueur intérieure sans aucune espérance d'en jamais sortir et sans aucune consolation, mais au contraire tout tendait à m'affliger, et M. Louïs ² lui-même m'a été un grand sujet de peine.

Voilà où en étaient les choses toute l'année passée. Je voyais s'en aller un à un le peu de jours que j'ai à passer dans ce monde, et cela infructueux et inutile à la gloire de Notre-Seigneur, pour laquelle j'aurais voulu me consumer sans cesse. Cette vue était pour moi comme une plaie continuelle dans le cœur et je ne voyais aucune espérance d'en sortir, car, Monsieur, on n'a qu'à connaître l'état des choses pour être d'accord avec moi là-dessus. Pour lutter contre cette pensée, je me disais quelquefois qu'il fallait mettre sa confiance en Notre-Seigneur et en la sainte Vierge, en qui la Congrégation est consacrée; ils la protégeront et amèneront les choses de manière que tout changera; mais je me disais après que c'était

Voir index.

une fausse espérance: qu'en attendant que je reste là dans l'inaction, ma vie se passerait, mon corps s'userait et que je ne serais plus bon à rien. Cependant au milieu de tout cela mon âme se répandait devant Notre-Seigneur avec une grande affliction. Je m'attendais que sa miséricorde vînt à mon secours, quoique je ne le méritasse point.

Voilà l'état où j'étais quand je suis venu ces vacances à Paris, dans l'espérance d'y trouver quelque consolation et quelque bon conseil. J'y ai trouvé des consolations, mais pas de conseil. Je m'en retournai donc à Rennes un peu consolé dans la pensée qu'au moins le bon Dieu est servi et glorifié par d'autres, mais profondément affligé de ne pouvoir rien faire moimême, et résolu de rentrer dans mon tombeau sans plus jamais en sortir si telle était la sainte volonté de Dieu. Je commençais à croire que Notre-Seigneur voulait m'y tenir pour me préparer à la mort et je me disposais à ne plus lutter contre l'opposition que j'éprouvais à mes bons désirs, de laisser aller toutes les affaires un peu plus à l'abandon entre les mains de Dieu, de me contenter de me préparer sérieusement à la mort. Mais je ne pus résister au désir ardent qui me poursuivait sans cesse de faire quelque chose pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère, à la peine violente de me voir réduit à une si grande misère et inutilité complète et à la crainte de perdre le peu de jours qui me reste à vivre sans rien faire.

J'ai donc pris sérieusement la décision de consulter, et comme d'après la règle, M. Louïs lisait mes lettres, je me suis servi de M. de la Brunière <sup>3</sup> pour faire et recevoir les consultations. La décision fut qu'il fallait partir, et j'ai quitté. J'ai encore consulté ici, et on fut du même avis. Quand j'étais au moment de partir je fus si touché de la peine que je causais à M. Louïs et aux autres Messieurs lorsqu'ils apprendront cela et du mal que mon départ faisait à cette pauvre Congrégation, que j'en ai pleuré à chaudes larmes devant M. Louïs et que je fus dans un état très pénible. Je suis parti tout de même.

Voilà où en sont les choses, me voilà parti de Rennes et entre les mains de la Providence. Je ne pourrais vous en dire davantage pour le mo-

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir index.

ment. Quand il aura plu à Notre-Seigneur de m'employer à quelque chose, je prendrai la liberté de vous en écrire.

Veuillez bien, je vous prie, consoler M. Louïs, quand la circonstance se présentera, et être favorable à cette pauvre Congrégation, à laquelle je porte véritablement un grand intérêt, quoique je n'y aie pu rester.

Veuillez bien recevoir, avec la charité paternelle que vous avez toujours eue pour moi, le respect avec lequel je suis votre très humble et très dévoué enfant et serviteur.

#### F. Libermann, acol.

Je ne loge pas au Séminaire, mais je vais voir les Messieurs que j'y connais, et surtout M. Larochette, auprès duquel je trouve de grandes consolations.